
A SA MAJESTÉ
LE ROI DES PAYS-BAS.
Humble Hommage de l'Auteur.


22101878893



L'HABITATION DE L'HOMME

DANS SES RAPPORTS

AVEC LA SANTÉ ET LA VIE

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, boulevard de Waterloo, 42.

L'HABITATION DE L'HOMME

DANS SES RAPPORTS

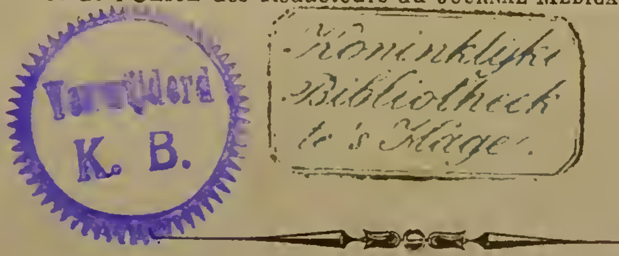
AVEC LA SANTÉ ET LA VIE

DISCOURS POPULAIRE HYGIÉNIQUE

PAR

J. J. KERBERT

Docteur en médecine, chirurgie et l'art des accouchements, à Arnhem, province de Gueldre (Hollande). — Membre de la Société médico-chirurgicale d'Amsterdam et de l'Union des Rédacteurs du JOURNAL MÉDICAL NÉERLANDAIS.



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, Boulevard Montmartre, 15.

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

AVANT-PROPOS

Éclairé par une expérience acquise pendant vingt-trois ans de pratique médicale, l'auteur de ce discours populaire hygiénique croit être à même de juger, dans la vie publique et privée de l'homme, de quelques circonstances qui menacent la santé et le bien-être de l'individu et de la société, et qui deviennent, tôt ou tard, la cause d'une mort prématurée.

Au premier rang on peut y compter l'habitation de l'homme et en particulier celle de l'ouvrier !

C'est le but de ce discours populaire de faire ressortir toute l'influence de cette cause morbifique de la société et des hommes, par une courte explication, à la portée de toute intelligence, d'une question hygiénique intéressante en rapport avec ce sujet. Et vraiment ladite question est une des plus intéressantes questions sociales, à laquelle l'auguste Empereur des Français et notre Roi bien-aimé ont accordé leur haute protection.

Ces exemples sublimes ont animé bien d'autres à mieux com-

prendre leur devoir charitable à cet égard, et à contribuer, selon leurs forces, au bonheur de l'humanité. Que cela devienne la gloire du lecteur de ce discours populaire hygiénique.

L'Auteur.

Arnhem, province de Gueldre (Hollande), 1869.

L'HABITATION DE L'HOMME

DANS SES RAPPORTS

AVEC LA SANTÉ ET LA VIE

C'est un symptôme particulier et réjouissant de notre temps, un témoignage heureux d'un plus grand développement, qu'on peut remarquer partout dans le monde civilisé, une tendance énergique au développement matériel en général, mais en particulier à la connaissance et à la domination des conditions matérielles de la vie et de la santé humaine. L'intérêt toujours croissant aux questions regardant l'hygiène, ou la santé non seulement des différents gouvernements et des associations de particuliers, mais aussi de chaque citoyen, se montre par une multitude de faits importants. Et, quoique l'application des éléments de l'hygiène ait mené le plus à ces résultats en Angleterre et en France, notre patrie aussi peut s'en glorifier de plus en plus.

L'agrandissement des villes et des villages, en proportion de l'accroissement de la population; l'élargissement des rues et des ruelles; le comblement des canaux et des fossés; l'organisation pour l'écoulement des immondices, d'une manière non pernicieuse pour la santé, par un meilleur système d'égouts; la construction, dans presque toutes les villes de l'Europe, des conduits d'eau, indispensables à la santé; l'autorité publique qui, dans beaucoup de pays, veille dans les différentes fabriques sur l'ouvrage et sur les ouvriers, en ce qui concerne les mœurs et

la santé; la fondation d'établissements publics qui répondent mieux à ce qu'exige la science, pour les orphelins et les vieillards, pour les malades selon l'âme ou selon le corps; un plus grand nombre d'associations, aussi dans notre pays, pour l'amélioration des logis de l'ouvrier, et la surveillance publique partout à ce que ces logis soient en état d'être habités et loués; — voilà un petit nombre d'une quantité de faits qui prouvent énergiquement pour la tendance de notre temps. Par cela la question devient importante : quelle a été la cause qui a fait naître un phénomène si remarquable, et comment peut-on expliquer le plus grand intérêt à l'application des commencements de l'hygiène.

Les classes supérieures ne s'appliquent pas seulement à leurs propres intérêts à cet égard, mais s'occupent aussi plus qu'autrefois de la santé et de la vie des classes inférieures. Le christianisme ne s'est-il éveillé que de nos jours? l'idée du Christ n'a-t-il pris une forme parmi les riches et les puissants ou les habitants du monde civilisé que dans notre temps?

L'autorité publique, le législateur général et communal ne se font pas seulement un devoir de veiller aux droits et aux devoirs des citoyens, aux intérêts du commerce, de l'art et de l'industrie, au cours régulier de l'administration de l'État; mais leur soin s'étend aussi, plus qu'autrefois au moins, sur les besoins dont la satisfaction est nécessaire pour conserver la vie et la santé du peuple. N'a-t-on appris à connaître et à apprécier la vie et la santé d'une population que de nos jours, ou l'État n'a-t-il reconnu les éléments de la charité chrétienne que dans ce temps-ci?

Ce serait une marque de partialité de croire cela; selon notre opinion, on ne peut que pour une petite partie attribuer cette tendance à réformer la société humaine par l'hygiène, à une meilleure connaissance du christianisme à ou une vie chrétienne plus développée.

Sans doute, une pieuse philanthropie chrétienne, guidée par un principe de piété et d'amour fraternel, faisait, ne fût-ce que selon son goût ou sa fantaisie, beaucoup de bien pour l'état

moral et le bien-être matériel de l'humanité! Mais si l'on cherche l'origine générale et principale, le commencement universel de cette motion, on trouve d'autres causes que celles dont nous venons de parler.

Il est intéressant de connaître cette origine, afin de sentir et de reconnaître toute la valeur de ce phénomène et d'en être encouragé à l'imitation et à la persévérance.

Il nous semble qu'on peut mieux expliquer cette origine ainsi : — Les lois et les conditions de la santé et de la vie ont été peu à peu mieux connues du peuple éclairé ; un grand nombre d'entre eux s'est convaincu que la vie et la santé d'un seul individu, aussi bien que de toute l'humanité, dépendent de l'influence matérielle, du caractère et de l'organisation de la société humaine. L'éruption de volcans politiques manifestait énergiquement les droits de l'ouvrier, en récompense de l'ouvrage accompli et des forces prêtées au bien-être public, des droits à une prospérité sociale, à une bonne nourriture et un bon logis; et elle démontrait clairement que si l'on méconnaît ou oublie ces droits, l'équilibre social sera troublé, et en même temps le bien-être et la paix des plus hautes classes de la société seront menacés. De plus en plus il devenait évident que la santé et la vie des classes inférieures représentent un capital important, une somme considérable de facultés dont la conservation est nécessaire au bien public.

Le choléra se montrait de nouveau dans les villes et les villages, et beaucoup d'autres maladies contagieuses faisaient sentir leur influence malfaisante et causaient des troubles et de l'anxiété jusque dans la demeure des citoyens les plus riches et les plus considérés. La statistique, la connaissance des faits représentés par des nombres, effrayait par l'éloquence muette de ses chiffres, concernant l'accroissement rapide de la population et l'augmentation disproportionnée des causes des maladies et des décès, causées par l'accumulation de la population. La physique, mais spécialement la connaissance de la nature humaine, chercha, avec une assiduité infatigable et avec une grande exactitude, les lois et les conditions de la vie et de la

santé humaine, et les résultats de ses recherches furent toujours plus répandus et mieux compris.

Par une telle lumière d'une nouvelle aurore la raison sociale, qui s'était endormie depuis longtemps sur le coussin de l'ignorance, de l'inactivité, de l'insouciance ou d'un égoïsme mal compris, se réveilla soudain.

La vérité s'était montrée insensiblement, et on avait déclaré hautement que : « l'homme et la société ont, pour la plus grande partie, leur bonheur et leur bien-être dans leurs propres mains! » Une tendance à la conservation personnelle, un égoïsme bien compris, menaient de cette manière le plus à ce commencement de la réforme sociale, par le soin pour l'état de santé publique, qui caractérise notre temps plus que jadis.

Voilà, selon notre opinion, l'origine la plus simple, l'explication la plus incontestable de l'intérêt qui s'attache à l'hygiène et à la conservation de la santé, ainsi qu'à l'accomplissement de ses principes! Et nous y trouvons l'affermissement de cette loi, qui n'est pas donnée par l'homme, mais par le grand Législateur de l'univers : « Qu'une aspiration raisonnable d'un seul homme à la conservation personnelle, pour bien réussir, doit nécessairement être secondée par l'intérêt et le soin pour la conservation et l'entretien de toute la société! »

—

C'est à la physique, notamment à celle qui enseigne la doctrine de la vie humaine, et à ceux qui l'exercent, qu'on doit l'honneur d'avoir donné le principe conducteur de cette réforme de l'état social. Élairé par elle, le monde est revenu peu à peu de son mysticisme invétéré ou de son *dolce far niente* religieux. La conviction générale fut toujours plus inébranlable, qu'on ne peut guère améliorer le sort et la vie de l'homme, par des discussions et des raisonnements sur les dogmes de la religion et de la morale, mais qu'on doit surtout aspirer à ce but important en favorisant « les conditions matérielles de la vie, » en soignant à une nourriture saine et à une habitation conforme au but

et par beaucoup d'autres influences matérielles extérieures. — Ainsi l'homme mondain et le vrai pieux ne sont plus, de nos jours, en discorde, parce que le dernier, aussi bien que le premier, s'occupe des choses temporelles, et que tout aussi bien que le premier il parle et s'occupe de la grande signification, d'une satisfaction convenable des plus simples besoins matériels, pour la santé publique et le bien-être commun, » de l'air et de la lumière; de la nourriture et de l'habitation; de l'aération et des aqueducs; des commodités inodores et des égouts, et de plusieurs autres choses matérielles de ce genre, les unes cependant moins belles que les autres. C'est donc à cette science, qui devient de jour en jour plus populaire, qu'on doit l'honneur d'avoir épuré et éclairé la vieille croyance, que l'homme est un esprit chargé d'un corps ennemi, un être spirituel pour lequel le monde sensuel n'a pas de valeur, et qui ne fait que désirer d'être délivré de la prison de la chair ou des liens de la poussière! L'homme civilisé de ce temps comprend toujours plus : « que l'homme est un membre de la société dans laquelle il vit, une particule de la planète sur laquelle il vit et travaille; » que le germe qui est placé en lui doit se développer et mûrir, aussi bien par l'air et la lumière, la nourriture et la boisson et bien d'autres choses matérielles, que par l'influence des forces spirituelles. Que cette particule de la grande masse de matière, sur laquelle nous demeurons, ce germe, cette petite partie terrestre de l'Esprit tout-puissant, dépend aussi de la matière et de l'esprit et s'entretient non moins par l'air et la lumière, le lait et le pain, que par les forces vivifiantes de l'esprit. Que les dernières aussi sont nécessaires et même indispensables à l'entretien de la vie de l'homme, de sorte que là où elles manquent la perte n'en peut être compensée par les conditions matérielles de la vie les plus excellentes; et qu'on peut languir aussi à la meilleure table et dans le logis le plus excellent; mais que cependant la vie spirituelle prospère et se développe par l'influence matérielle, et que la vie spirituelle mourrait aussi bien sans le lait et le pain, sans la nourriture et la boisson, sans l'air et la lumière!

Cette unité indivisible de l'esprit et de la matière, ce besoin réciproque de conditions matérielles et spirituelles, pour la vie animale; la physique, il nous semble, a prouvé cette vérité et l'a introduite dans la société.

—

La statistique aussi, avons-nous dit, est d'une grande valeur pour la tendance de ce temps-ci, parce que ses chiffres ont affermi le jugement de la physique. Il ne nous faudra qu'un petit nombre de données statistiques pour éclairer cette opinion. Pour le grand nombre de patients, qui succombèrent en 1849 à Londres du choléra, elle nous démontrait les proportions suivantes bien significatives : Pour les notables et les riches ce n'était que 26 sur 1,000, pour la classe moyenne 157 sur 1,000, mais pour les ouvriers et les pauvres 817 sur 1,000. Pour les meilleurs quartiers de cette ville énorme elle ne démontrait qu'un chiffre moyen de mortalité de 13 sur 1,000, mais pour les plus pauvres quartiers de 28-30 sur 1,000. Sans doute des preuves certaines pour l'influence médiatrice du bien-être matériel sur la maladie et la mort! D'autres chiffres, publiés par elle attestaient de la même manière, tandis qu'au contraire d'autres prouvèrent l'influence médiatrice de quelques conditions extérieures de la vie matérielle en particulier. Ainsi elle démontrait, entre autres, qu'en Angleterre et en Walles, on avait observé que, dans une année, des 49,368 décès il n'était succombé pas moins de 14,368 exclusivement par des maladies des organes de la respiration. Et ce résultat prouvait non seulement de beaucoup de misère en général, mais en particulier de l'influence mortelle d'une atmosphère corrompue sur la vie de l'homme. Aussi elle nous démontrait qu'un grand nombre de personnes périssaient par des causes de mort accidentelles; qu'en Angleterre, par exemple, ce nombre avait été en 1838 même de 11,727 dont, à Londres seulement 167 mouraient de faim. — Le chiffre des victimes d'une mort acci

dentelle était : en 1839 de 11,622, en 1840 de 11,590 et en 1841 de 11,000.

En France le nombre de ces causes de mort montait en 1844 à 7,580; en 1845 à 7,965; en 1846 à 8,625; en 1847 à 8,745; en 1848 à 8,218, et en 1849 à 8,777.

Remarquables surtout étaient les révélations de la statistique concernant la mortalité des enfants.

En 1839-40 il y avait à Liverpool, sur 1,000 décès, 520 enfants au dessous de l'âge de cinq ans. — Sur les 100 enfants morts à Londres, il y avait de la classe indigente 60-70 au-dessous de l'âge de dix ans; mais parmi les riches ou aisés seulement 20-30. Pour notre patrie aussi la statistique a prouvé : que la mortalité des enfants au dessous de l'âge de trois ans, montait à Amsterdam, en 1858, à une troisième partie du chiffre total des décès, tandis que, de 4 enfants qui naquirent, *un* était mort la même année; — que la même année, à Delft, et en 1849 à Rotterdam, la mortalité des enfants montait à la moitié du nombre total des décès; qu'on trouvait à Harlem, en 1855, parmi les 935 décès, 427 enfants, et en 1856, entre 845 décès 439 enfants; tandis que de 971 naissances 122 enfants mouraient la même année et que 595 succombèrent au dessous de l'âge de cinq ans. A La Haye, à Utrecht, à Middelbourg et à Dordrecht on fut consterné aussi de la grande mortalité des enfants; comme l'est prouvé par la communication de M. W. Wintgens (1) dans la séance des états généraux, de 1856, et par la déclaration de Caland (2).

(1) Comp. *Économist*, 1856, pag. 257.

(2) D'après les communications de M. Wintgens, de 10,000 naissances dans notre patrie, moururent, dans la première année : à Leeuwarden, 1,754; à Maestricht, 1,957; à Nimègue, 1,972; à Zwolle, 2,008; à Groningue, 2,114; à Deventer, 2,384; à Arnhem, 2,710; à Leyde, 2,778; à Harlem, 2,874; à Bois-le-Duc, 2,890; à La Haye, 3,012; à Utrecht, 3,067; à Amsterdam, 3,236; à Middelbourg, 3,333; à Rotterdam, 3,521 et à Dordrecht, 3,584.

Caland (*Observations sur l'état sanitaire des Pays-Bas en* 1857) donnait les chiffres suivants à l'égard de la mortalité des enfants : de 1,000 à Leuwarden, 175; à Maestricht, 196; à Nimègue, 197; à Zwolle, 201; à Groningue, 211; à Deventer, 234; à Breda, 238; à Arnhem, 271; à Leyde, 275; à Harlem, 287;

De la même manière, la statistique a prouvé l'influence pernicieuse des mauvaises conditions extérieures sur la durée moyenne de la vie. Elle prouvait qu'elle montait pour la population pauvre de Londres de 16-17 ans, tandis que pour les riches cette durée de la vie monte jusqu'à 35 ans ! Sans contredit, la déclaration de Simon, employé à la statistique de Londres, n'était pas sans raison et devait bien exhorter à une méditation sérieuse : que du grand nombre de ceux qui paient chaque année leur tribut à la nature, la moitié au moins pourrait être sauvée par une amélioration des conditions extérieures de la vie du peuple (1).

Les résultats de la statistique prouvèrent surtout pour la grande influence d'une habitation salubre sur la vie et la santé. Cochrane, par exemple, communiquait, que pendant le ravage du choléra à Londres, il succombait dans une rue, chaque semaine, un grand nombre à cette maladie ; mais qu'on remarquait aussi qu'au bout de la rue où l'on avait bâti une maison convenable pour la classe ouvrière, aucun des habitants n'était atteint de la maladie, et que personne n'avait succombé pendant l'épidémie.

Un fait de la même nature nous est communiqué par le Dr Schick à l'égard de notre patrie. En 1845, une organisation

à Bois-le-Duc, 289 ; à La Haye, 301 ; à Utrecht, 307 ; à Amsterdam, 324 ; à Middelbourg, 333 ; à Rotterdam, 352 ; à Dordrecht, 358 ; tandis que le chiffre de la mortalité des enfants dans la première année, pour toute la Hollande, est 23 sur 1,000, dont la moitié, à peu près, viendront à la charge des villes.

(1) L'Angleterre surtout a profité de l'avertissement des épidémies et des renseignements de la statistique et a influé, par des réformes efficaces, sur l'état de santé du peuple. Elle peut aussi, à cet égard, fournir à notre patrie un excellent exemple qui mérite d'être imité. Les Actes les plus important qu'on proclamait étaient à Londres les suivants : *Bath's and wash-houses Acts*, 1846-1847 ; *Nuisances removal Act*, 1845-1855 ; *Public Health Act*, 1848-1858 ; *Common lodging houses Act and Dwelling Act*, 1851 ; *Burial Acts*, 1852-1853 ; *Smoke nuisance abatement Act*, 1853 ; *Diseases preventions Acts*, 1848-1858.

En 1830-1842, une commission formée de Souhtward Smith, Chadrick, Arnok et d'autres, était chargée de l'inspection de l'état du peuple, relativement aux intérêts de l'état sanitaire. En 1841-1845, ces recherches, furent répétées et contrôlées, après quoi la crainte puissante du choléra en 1845 contribuait surtout à faire prendre des mesures définitives.

bienfaisante à Groningue bâtissait une centaine de bonnes habitations pour la classe ouvrière, pour 400-500 habitants. Ces logis ne fournirent, pendant le ravage du choléra dans cette ville, en 1849, que 5 décès à cette maladie, tandis que dans les autres quartiers de la classe ouvrière, il succombait 1 de 3 ou 4 habitants. Aussi quand en 1859 une violente épidémie de typhus régnait à Deventer, surtout parmi la classe ouvrière, il ne s'est montré aucun cas dans les logis bâtis par la société architectonique. Des faits pareils fournirent les résultats du décret parlementaire, mis en œuvre à Londres en 1851, pour le règlement et la surveillance des maisons louées et des gîtes. Le résultat de ceci, en ce qui concerne la préservation contre des maladies épidémiques surpassa les attentes les plus hardies. Déjà en 1853 ces habitations qui représentent une population d'environ 30,000 individus ne fournissaient que 10 cas de maladies contagieuses, tandis qu'avant l'influence dudit décret, une seule de ces habitations avait fourni en peu de semaines une quantité de malades. Et aussi pendant le choléra en 1834 il ne succombait, dans ces séjours nouvellement réglementés, que 26 sur les 30,000 habitants, tandis que dans les quartiers des ouvriers et des pauvres 249, et dans toute la ville de Londres, 44 des 10,000 habitants étaient morts de cette maladie! De même la mortalité annuelle, comme nous avons déjà dit, montait dans la classe ouvrière ou pauvre, ordinairement, à 30 sur 1,000; mais dans ces quartiers où l'on avait bâti des logis pour la classe inférieure, conformes à ce que demande l'hygiène, « cette mortalité était, en 1850-53, seulement de 14 sur 1,000, tandis qu'en 1853, la mortalité moyenne de toute la population des logis des ouvriers, se montrait être seulement de 10 sur 1343.

A Liverpool aussi, connu pour les mauvaises habitations des pauvres, moururent, comme nous avons dit, en 1839-40, 528 enfants au dessous de l'âge de 5 ans sur 1,000 décès; sur ce dernier chiffre 54 avaient atteint l'âge de 70 ans et au dessus. — Et tandis que maintenant la mortalité moyenne des enfants pour toute la population de Londres montait à 46 sur

1,000, elle s'élevait, pour toute la population des logis de la classe ouvrière nouvellement construits dans cette ville, seulement au nombre de 5 sur 490, c'est à dire environ 10 sur 1,000. De là la communication connue, faite par le Dr Southwood Smith » que si tous les habitants de Londres étaient aussi bien logés que ceux des habitations nouvellement construites et améliorées, on pourrait conserver annuellement au moins 25,000 individus! »

—

Certainement, des nombres semblables à ceux dont nous venons de citer une petite partie, et qu'on peut emprunter encore annuellement au Registre général, doivent avoir une influence considérable sur les hommes d'esprit. Les commencements de l'hygiène et les vérités de la physique, furent ainsi constatés et maintenus dans leur grande significaton pour la statistique. La doctrine des matières , qu'on méconnaissait jadis généralement, et qui maintenant, hélas! est encore peu estimée et même rendue suspecte par beaucoup de personnes, réprend par là ses droits et commence à influer par une réforme bienfaisante sur la vie de l'homme. Les premiers résultats de l'application de ces vérités ont été : un accroissement de la durée moyenne de la vie et une diminuation du chiffre de la mortalité! » La mortalité moyenne à Liverpool diminuait par là de 37 jusqu'à 27 sur 1,000, à Bradfort de 28 1/2 jusqu'à 22 sur 1.000, à Glocester de 27 jusqu'à 24 par 1,000 tandis que comme résultat moyen sur 19 villes de l'Angleterre, on peut démontrer une diminution de la mortalité de 28-21 sur 1.000. La durée de la vie de l'homme s'est augmentée graduellement avec l'amélioration de ses conditions extérieures de la vie. Celle-ci montait, en 1817 en France, à 31.8; en 1836, à 33.9; et en 1850, à 36.1.—Notre patrie aussi comprend et reconnait de plus en plus cette tendance importante du temps, et les commencements de l'hygiène sont appliqués, en vérité, aussi de plus en plus par les

individus particuliers, aussi bien que par les associations et l'Etat. Heureux avenir, peut-être, qui nous attend ! Puisse percer bientôt l'aurore du jour d'une bonne police sanitaire, d'un sage règlement de l'hygiène publique dans les Pays-Bas ? Notre pays aussi a besoin d'une telle réforme de la vie : on y trouve aussi beaucoup de misère matérielle, dans la vie sociale et individuelle; là aussi sévissent des maladies épidémiques, choléra et typhus; la durée moyenne de la vie, pour quelques provinces de notre pays est aussi terriblement courte; et le chiffre moyen de la mortalité élevé; pour bien de villes et communes, il se monte jusqu'à plus que 3 p. c. (1)

Puisse cette tendance à l'amélioration des conditions matérielles, pour la santé et la vie de l'homme, être appréciée, de plus en plus, dans sa haute valeur pour le bonheur des individus et pour la prospérité du pays : que les principes de l'hygiène puissent ainsi trouver, toujours plus, une application générale, afin qu'ils aient une influence réformante sur la

(1) En 1852, la mortalité était à Amsterdam, 1 sur 28.2; à Rotterdam, 1 sur 29. 6; à Middelbourg, 1 sur 30. 3; à Leide, 1 sur 32. 3; à Harlem, 1 sur 32. 6; à Utrecht, 1 sur 33. 1; à Groningue, 1 sur 35. 3; à La Haye, 1 sur 35. 8; à Arnhem, 1 sur 35. 9; à Bois-le-Duc, 1 sur 37; à Zwolle, 1 sur 38. 8; à Leeuwarden, 1 sur 39. 2; à Maestricht, 1 sur 40. 5 (docteur K. Schick); tandis que, selon le Dr Buchner, cette mortalité était à Gouda, 1 sur 24. 4;

Dans tout le royaume, la mortalité était dans notre pays de 1858-1860 (*Staats courant*, 15 octobre 1860), 1 sur 42. En Gueldre, il meurt d'ordinaire, 1 sur 49, mais à Arnhem, capitale de cette province, 1 sur 37 !

Pour les différentes villes d'Europe était, selon Tarz, le chiffre moyen de mortalité : Londres, 25 sur 1,000; Berlin, 25; Turin, 26; Paris, 28; Genève, 31; Lyon, 33, Hambourg, 36; Moscou, 38; Pétersbourg, 41; Vienne, 49. — En Angleterre il meurt ordinairement 23 sur 1,000, de même en Danemark. Pour la France, la Suède et les Pays-Bas ce chiffre est de 24 sur 1,000. Pour la Prusse, 20; la Sardaigne, 30; l'Autriche, 31; la Russie, 36. Quant à la durée moyenne de la vie, nous trouvons pour notre patrie les déclarations suivantes chez Caland : la Gueldre, 39 ans, 281 jours; la Frise, 39 ans, 193 jours; la Drenthe, 38 ans, 303 jours; le Brabant septentrional, 38 ans, 266 jours; l'Over-Yssel, 38 ans, 219 jours; la Groningue, 38 ans 33 jours; Utrecht, 29 ans, 285 jours; la Hollande septentrionale, 27 ans, 219 jours; la Zélande, 26 ans, 274 jours; la Hollande méridionale, 26 ans, 237 jours. Ces femmes chiffres concernent les hommes; la durée moyenne de la vie pour les est un peu plus longue.

vie des particuliers, de chaque famille, de toute la société! A ce but conduira le plus sûrement, la connaissance claire de l'influence des différentes conditions matérielles de la vie, sur la santé et la vie de l'homme. Ce que le professeur Pruys van der Hoeven a dit de la valeur de l'hygiène, pour le christianisme, en rapport de l'individu, regarde selon notre opinion toute la société.

« L'hygiène est la meilleure préparation pour la pratique du christianisme! Que ceux qui exercent la science des choses matérielles et spirituelles se tendent cordialement la main et que la parole soit : réforme de la vie sociale par l'hygiène. »

Et aucune des conditions extérieures de la vie n'est de tant d'importance pour chacun, pour la santé de l'homme en général, que son habitation; aucun besoin plus urgent, pour la classe ouvrière, en rapport de leur bien-être physique, que le logement.

—

La science l'enseigne toujours plus clairement et plus hautement, tandis que l'expérience l'affirmera par des faits tristes mais incontestables, que le logis de l'homme a une influence dominante sur la santé et la vie, sur la maladie et la mort. — Intéressant est ainsi pour chacun l'examen de la question : dans quel rapport est-il avec son logis, et quelle est l'influence qu'elle peut avoir sur lui?

Avec le même intérêt il s'occupera de celle-ci : à quelles exigences et à quelles conditions doit satisfaire son habitation, afin de lui pouvoir garantir la santé et la vie, ainsi que : que doit et peut être un logis pour ses habitants?

Permettez-nous maintenant d'essayer de développer et éclairer ces questions, en esquissant en quelques traits ce qu'on comprend par une habitation bonne et convenable, et de discuter ensuite de plus près le logis de l'homme en relation avec la santé et la vie. Quel est le rapport de l'homme avec sa demeure et quelle est l'influence qu'elle peut exercer sur lui?

Sans doute, chacun repondra, après une courte réflexion, à cette question : le rapport entre nous et notre habitation est celle d'un commerce intime des deux côtés. Et on ne peut y répondre d'aucune autre manière.—Car notre habitation est un objet extérieur avec lequel nous sommes nécessairement dans un contact immédiat, puisque, pendant notre vie nous en faisons un usage plus continuel et plus direct que de tout autre objet. Nous passons dans cette habitation une grande partie du jour, pour y reposer du travail, pour se nourrir, et se rafraîchir, ou y goûter les douceurs d'un heureux chez-soi. Nous y cherchons un abri contre le froid et la chaleur, la pluie et le vent, et pendant la nuit nous y reposons bien d'heures doucement, pleins de confiance, dans les bras du sommeil. — Voyez, ainsi nous sommes pendant une grande partie de notre vie dans un rapport continuel, dans une relation intime avec cette habitation, liés inséparablement à elle par la nécessité! Mais au dehors aussi elle a de l'influence sur ses habitants. Car s'ils reviennent de leur travail, ou s'ils se reposent par une chaude soirée d'été sur le seuil de leur demeure, alors elle attire ou repousse, comme un objet qui plaît ou qui ne plaît pas, qui nous est cher ou qui nous est indifférent. Et à mesure que l'extérieur de cette demeure attire agréablement, par sa beauté ou sa propreté, par sa bonne construction et sa solidité, ou bien nous dispose désagréablement par sa laideur ou sa caducité; à mesure que dans l'intérieur on trouve de la propreté ou de la malpropreté, elle aura une influence attractive ou repoussante sur notre esprit; et nous nous trouverons plus intimement liés à elle, ou bien nous lui deviendrons plus étrangers. Ainsi le logis de l'homme a une influence considérable sur la vie et le bonheur de ses habitants, même sur leur vie spirituelle, par ce rapport si étroit, dans lequel nous sommes placés avec lui. Importante surtout sera l'influence d'une demeure sur la vie purement physique de ses habitants.

Avec un rapport réciproque si intime, elle aura une influence considérable et puissante sur la santé et la maladie, sur la vie et la mort. Et sans doute, elle sera à cet égard, pour ses habi-

tants une source de douleur ou de jouissance, de malédiction ou de bénédiction ; une source qui abreuve, rafraîchit et nourrit, qui entretient et conserve la force et la santé, la vie et le courage, ou bien les détruit, peu à peu, mais sûrement.

Selon que l'atmosphère dans notre habitation sera pure ou impure, propre à l'entretien de la vie et de la santé, ou insuffisante et incapable à satisfaire à nos besoins de la respiration et du renouvellement du sang, elle entretiendra et fortifiera les forces ou les détruira lentement, mais certainement en faisant naître les germes de la maladie et de la mort. Et comme l'éclat et les couleurs des plantes, quand on leur soustrait la lumière, seront remplacés par la pâleur de la langueur et de la mort, de même se perd la fraîcheur de la santé chez les habitants d'un logis triste et obscur.

Mais pourquoi chercher plus longtemps à vous peindre le rapport intime, l'influence puissante d'une habitation sur la vie de l'homme?

Le rapport pourtant de chaque homme à son logis, se démontre être aussi inséparable que celui du limaçon à sa coquille, ou de la tortue à son bouclier.

Toute l'importance de cette influence nous deviendra encore plus claire, quand nous aurons développé à quelles règles et à quelles conditions doit suffire l'habitation de l'homme, pour garantir la vie et la santé de ses habitants.

—

Vous aurez remarqué que nous avons attaché de l'importance à une maison agréable, qui attire ses habitants par sa solidité et la propreté de l'extérieur, et qui les réjouit et leur donne une heureuse disposition, par une quantité suffisante de lumière, par de la propreté et de l'ordre; à une habitation bien construite qui nous protége contre l'humidité et le froid, et et dans laquelle ses habitants peuvent respirer une quantité suffisante d'air, pur et utile à l'entretien et au renouvellement de la vie. — La science et l'expérience pourtant,

ont prouvé par des faits tristes, que tout ceci est indispensable pour une demeure, quand elle saura garantir le bonheur, la santé et la vie de ses habitants. Et quant à ce qui regarde le besoin d'un air bon et praticable dans notre maison, on le reconnut déjà dans le temps passé, quoiqu'on ne fût pas encore instruit de tout ce qui est indispensable à un bon logis.

Sans doute une condition principale, de toutes celles qui sont absolument indispensables pour une bonne habitation, est celle-ci : que nous y puissions disposer d'une quantité suffisante d'air pur pour remplir les fonctions de la respiration et du renouvellement du sang.—Mais qu'est-ce que l'air, et pourquoi est-il si important pour notre vie? Qu'est-ce que la respiration et pourquoi ces deux choses sont dans un rapport si intime avec notre santé? Il nous paraît nécessaire d'éclairer auparavant ces deux idées, afin que chacun puisse apprécier la valeur de cette condition d'un bon logis, que nous avons nommée la première et la plus importante, et celle qui est tout à fait indispensable.

Cet espace apparemment vide dans lequel nous nous mouvons et qui se trouve au dessus de la terre, cet espace dans lequel nous construisons nos maisons et que nous enfermons dans ses murailles, est occupé et rempli d'une matière que l'œil ne voit pas, mais avec laquelle nous pouvons remplir des coussins, qu'on peut mesurer, peser et analyser. Cette matière on la nomme air et plus distinctement atmosphère. C'est une matière élastique, qui environne notre planète de tous côtés à une hauteur de 45 milles ; un océan atmosphérique qui est sujet à l'ondulation et au flux comme l'eau de la mer, et dans lequel notre planète est placée comme une île, et qui se meut avec elle dans son cours autour du soleil. Cette matière maintenant, quoique invisible, on peut l'analyser suivant les règles et par là on connait exactement les éléments dont elle est constituée. Elle se compose de deux sortes de gaz ; l'un gaz oxigène qui fait 1/5 partie de sa composition, l'autre azote ou air méphitique qui en fait les autres 4/5 parties.

Et exprimé plus exactement, 21 parties de gaz oxygène et

79 parties d'azote, 1/2500 d'acide carbonique et des faibles symptômes de gaz ammoniac, forment la composition de l'atmosphère connue jusqu'à notre temps. En outre, elle est ordinairement mêlée d'une grande quantité de vapeur d'eau, qui, condensée et entassée en brouillards ou en nuages, se montre alors à l'œil, dans cet espace rempli autrement tout à fait d'une atmosphère invisible.

Cette atmosphère, maintenant est affectée et consumée continuellement dans notre logis. La respiration de l'homme et de l'animal, les lumières et le feu, modifient continuellement cette composition de l'air, de sorte que la quantité de gaz oxigène est absorbée et diminuée, et est remplacée par un autre gaz qui est totalement incapable d'entretenir la viede l'homme et qu'on nomme acide carbonique (1).

Par une telle diminution de gaz oxigène non moins que par sa mixtion continuelle avec l'acide carbonique, par la respiration de l'homme et de l'animal, l'air de nos demeures deviendrait bientôt nuisible à la santé et causerait à la fin la mort, s'il n'était apporté continuellement, par le courant et le renouvellement de l'air, une nouvelle atmosphère, et si par là l'ancien air consumé dont la composition s'était tout à fait altérée, n'était continuellement changé et remplacé par un air pur.

Un grand nombre d'hommes, qui n'ont pas connu ou compris cette vérité, sont devenus les victimes de leur ignorance. Il nous faut donc en démontrer énergiquement l'importance, par la communication d'un fait, un seul d'une grande quantité dont nous pourrions disposer, et qui ont été notés à différents lieux comme avertissement pour les contemporains et la postérité.

Un exemple très triste nous est fourni par le désastre du « Londonderry » un bateau à vapeur qui faisait le trajet entre

(1) Ce n'est pas seulement la quantité agrandie d'acide carbonique qui fait de l'air, un air infect ; mais surtout aussi l'ammoniaque et d'autres substances délétères provenant de la transpiration cutanée de l'homme.

Liverpool et Sligo (1). Il partit du port de Liverpool le 2 décembre 1848, ayant à bord 200 passagers, pour la plupart des émigrants. Pendant le voyage il s'éleva une tempête.— Le capitaine fut obligé d'ordonner à ses passagers de descendre du pont et de se rendre dans la cajute. Cette cajute était longue de 18 pieds anglais et était haute de 7 pieds anglais et large de 12 pieds anglais. On entassa les voyageurs dans cet espace, les écoutilles de la cajute furent fermées et de plus couvertes d'une voile goudronnée qu'on cloua par dessus.—L'atmosphère dans ce fond de cale était donc entièrement dépourvue de la possibilité de recevoir ce renouvellement d'air indispensable; en outre la quantité d'air était trop petite pour tant d'êtres vivants, et par conséquent bientôt consumée par le grand nombre d'hommes qui y respiraient. Bientôt les passagers étaient obligés de recevoir dans leurs poumons une atmosphère apauvrie par la respiration et corrompue par toutes sortes de miasmes, tandis que même cette quantité d'air impur était bientôt consommée. Il naquit de là une scène horrible de malheur et de désespoir, de délire et de violence, au milieu des lamentations du grand nombre des mourants. — Un passager parvint à atteindre le pont et y jeta l'alarme. Le pilote accourt dans la cajute, ouvre promptement les écoutilles, mais trop tard... Une scène horrible le fait reculer d'épouvante; sur le fond de la cajute étaient couchés 72 cadavres; un grand nombre d'hommes en agonie ou mourant, le sang leur coulant du nez, de la bouche et des oreilles, et ne donnant des signes de vie que par des convulsions! »

La cajute avait-elle été assez grande, on avait seulement existé la possibilité d'un renouvellement d'air, qui était empêché totalement par cette toile goudronnée; ou les écoutilles avaient-elles été ouvertes de temps en temps, on n'aurait pas eu à regretter ce meurtre par étouffement. Mais, hélas! l'igno-

(1) Voyez *Ons Leven*, handleiding tot de kennis van het menschelijk ligcham, zijne behoeften en krachten, par le docteur van Capelle, 1860, pag. 275.

rance en ce qui concerne la grande valeur d'une atmosphère pure, et la nécessité du renouvellement de l'air, pour la vie humaine, telle était la cause blâmable de ce désastre épouvantable à bord du Londonderry! Mais, direz-vous, la respiration d'un air impur et corrompu n'est pas toujours suivie d'une mort si subite et si terrible. Presque toujours cet air qu'il nous faut est régénéré par les portes et les murailles, ne serait-ce qu'imparfaitement, et un manque total d'air respirable appartient ainsi aux malheurs accidentels. Nous respirons bien souvent un air corrompu et mauvais, mais nous respirons pourtant et restons en vie. —Sans doute, mais c'est justement cette respiration imparfaite et continuelle d'une atmosphère plus ou moins corrompue, qui rend malade, et qui par le temps fait languir et cause une mort prématurée. — Un témoignage instructif en était donné par l'établissement d'accouchement à Dublin, où de tous les enfants nés pendant 4 ans, succombèrent 2,944 âgés de 1-15 jours; tandis qu'après que cet établissement était pourvu d'un système convenable d'aération, la mortalité, sur un presque aussi grand nombre de naissances, dans le même espace de temps, ne montait qu'au nombre de 279! — Mais c'est suffisant pour démontrer en quelque manière ce que c'est que l'air, et pour faire comprendre pourquoi cette matière, cet espace, en apparence vide, de nos habitations, est si important et même indispensable à notre vie et à notre santé. — Toute la valeur de ceci nous deviendra aussi parfaitement clair quand nous saurons en quoi consiste la respiration.

—

Cette atmosphère dont nous venons de parler, cet espace de nos habitations et de nos chambres, cet air entretient ou détruit la vie de ses habitants, au moyen de cette fonction, si importante, qu'on nomme respiration. Cet air pénètre par le nez, la bouche et les conduits de la respiration, jusque dans les poumons, qui sont placés dans le creux du coffre thoracique. Ces

poumons ne sont autre chose que les conduits de la respiration, qui se partagent toujours de plus en plus subtilement comme un arbre s'étend en tiges et en feuillage; de fins instruments membraneux composés en de milliers d'ampoules aérifiques microscopiques, entassés et unis en tissus ou poches pulmonaires. Chaque poche pulmonaire est pour aïnsi dire une grappe d'ampoules aérifiques, attachées aux plus subtils tuyaux du conduit de la respiration, comme les raisins à la tige; mais tellement unies, qu'elles sont en communication directe avec les plus grandes branches des conduits de la respiration, avec le conduit de la respiration principale, avec la tête de la gorge (larynx) le creux de la bouche et du nez. — On s'est imaginé pouvoir calculer que chaque poche pulmonaire, dont une quantité réunie forme les poumons, était composée de plus de 600 millions de pareilles ampoules pulmonaires (1). L'air maintenant pénètre, par le creux de la bouche, du nez, et par le conduit de la respiration, dans les poumons pendant l'acte de la respiration. Ces poumons ainsi s'enflent et se pressent par là, contre le diaphragme sur lequel ils reposent, et qui forme une cloison de séparation entre le creux de la poitrine et du ventre.

Le diaphragme ainsi pressé, presse réciproquement les entrailles du ventre, celles ci se pressent de nouveau contre l'enveloppe dû creux du ventre, et ainsi se transmet cette pression, causée par les poumons enflés d'air, jusqu'aux parties les plus éloignées. Mais ces poumons gonflés réagìssent de nouveau sur cette pression, car leurs cellules aéréfiques tendues cherchent à se diminuer et à se rétrécir. Le diaphragme aussi monte de nouveau dans la paroi thoracique par le rétrécissement des parois abdominales, et par le retour des entrailles du ventre à leur état ordinaire, de sorte que l'air qui vient de pénétrer dans les poumons est bientôt repoussé de nouveau avec force par la respiration. — Maintenant ces poumons sont en repos, me direz-vous. — Mais non, une nouvelle quantité d'air,

(1) Comparez le docteur H. van Capellen, *Ons Leven.*

qu'elle soit pure ou impure, saine ou malsaine, vivifiante ou mortelle, pénètre immédiatement dans les poumons pour être repoussée aussitôt. — Cette entrée et cette expulsion maintenant de l'air, dans et de nos poumons, auxquelles l'organe moteur du creux de la poitrine prend une part si considérable, on la nomme respiration. Cette action de l'aspiration et de la res-respiration se fait chez l'homme seize à vingt fois par minute, tandis que l'homme adulte consume pour cela environ six mètres cubiques d'air par heure. Mais que se passe-t-il donc avec cette entrée et cette expulsion de l'air dans et de nos poumons, que cette respiration est si importante et si indispensable pour la santé et la vie? — Rien que l'échange continuel de deux différentes sortes de gaz.

Par cet échange l'oxigène est absorbé continuellement dans les poumons et dans le sang, et l'acide carbonique en est éloigné. — Cette action de la respiration est incontestable et sûre, et par là l'action non interrompue en est si nécessaire à la santé, oui, même tout à fait indispensable à l'entretien de la vie. — L'homme adulte consume par sa respiration, par cet échange, dans une seule heure, tout l'oxigène contenu dans 90 litres d'air atmosphérique, et donne en vingt-quatre heures 870 grammes d'acide carbonique, par sa respiration, à l'espace dans lequel il se trouve (1).

Cet oxigène, maintenant, est la force motrice de notre vie! — Si le sang qui circule continuellement dans les poumons, dans ces tubes sanguiférants qu'on nomme vaisseaux capillaires — qui embrassent les ampoules aérifiques comme un réseau compacte,—s'il ne reçoit continuellement la quantité suffisante d'oxigène, la suite indubitable sera languir ou mourir, la maladie ou la mort. Oui, le poulet ne peut parvenir au développement et à la vie, si, par une couche de vernis, l'air est empêché de pénétrer jusqu'au germe du jaune de l'œuf par les pores de la coquille. — Et pour cela surtout la respiration est indispensable à notre vie. — Deux exemples remarquables prouve-

(1) Comparez le docteur H. van Capellen, *Ons Leven.*

ront aussi de nouveau ce que signifie la respiration pour l'homme (1).

Il y a quelques années seulement, un jeune Français prit la résolution de se tuer par de la vapeur de charbon. — Il voulut rendre utile ce suicide à son ambition de se faire un nom dans le monde, en décrivant les symptômes observés pendant son empoisonnement jusqu'au moment de sa mort.

« J'ai pensé, c'est à peu près ainsi que commencent ses notices, qu'il était d'une grande importance, pour la science, de prouver expérimentalement par ma mort, l'effet mortel de la vapeur de charbon sur la vie. — J'ai allumé un fourneau avec des charbons de bois qui ne brûlent que faiblement. Ma chambre et l'ouverture de la cheminée sont fermées. — Je place une lampe, une chandelle, une montre sur ma table, je m'assieds et commence la description de ma mort. — C'est le quart après dix; — le charbon brûle faiblement. — Il est dix heures et demie; — une vapeur épaisse remplit ma chambre, la chandelle commence à s'éteindre. — Je sens du mal de tête, mes yeux pleurent, mon pouls est agité, je me trouve mal. — Dix minutes après dix heures et demie; — ma chandelle s'est éteinte entièrement, la lampe seule brûle encore; mes tempes palpitent comme si elles doivent se crever; je m'assoupis. — Dix minutes avant onze; — je respire à peine et suis très oppressé. — Onze heures; — je ne peux plus écrire, ma vue s'obscurcit, ma lampe s'éteint aussi, jamais je n'ai pu penser que mourir est si pénible. — Dix...... » Il poursuivit encore d'une écriture illisible. — Le suicidé avait succombé! On trouvait le cadavre étendu sur le parquet, et à son côté les notices.

La fiancée de cet insensé Français apprit à peine la mort de son amant, qu'elle se jetait dans la Seine, elle y chercha et trouva la mort! — Son cadavre fut aussi trouvé et exposé avec celui du premier dans la Morgue; comme c'est la coutume à Paris, avec les cadavres inconnus ou trouvés. Ces deux per-

(1) Voy. *Ons Leven*, par le docteur van Cappellen, pag. 273.

sonnes, jadis jeunes et vivantes, reposent-là immobiles et raides dans les bras de la mort!

La matière et la forme restèrent, mais ce chef-d'œuvre, le corps humain est sans vie; où est la force qui le mouvait tout à l'heure, où est restée la vie de ces êtres? — Ce mouvement continuel des muscles, ce regard et cet éclat des yeux, ce teint vif de la jeunesse, sont remplacés par l'immobilité et la tristesse de la mort! — Qu'est-ce qui engourdissait tout à coup cet organe de la vie humaine? La même cause pour tous les deux. — L'air corrompu et consumé chez l'un, l'eau pénétrée dans les poumons, chez l'autre, empêchèrent peu à peu complétement cet échange des différentes sortes de gaz dans les poumons, que nous avons nommé le but important de notre respiration. Et parce que le sang ne pouvait se décharger de l'acide carbonique et était empêché de recueillir ainsi l'oxigène, fut arrêté soudain le cours du mécanisme de cette vie humaine. De même les maladies et la mort sont le résultat d'une respiration insuffisante, causée par une purification ou un renouvellement insuffisants de l'air de nos habitations.

Toujours encore des milliers d'êtres périssent ainsi dans leurs propres habitations, par une suffocation très lente. — Différentes formes des maladies du sang, et des défauts des organes de la respiration; la phthisie et des maladies scrofuleuses, le scorbut, le choléra et le typhus, voilà autant de causes qu'on peut attribuer principalement à un long séjour dans une atmosphère fétide, où manque du courant et du renouvellement d'air, et la respiration empêchée continuellement et la fonction insuffisante de la respiration. — Par cela on peut aussi expliquer le très grand nombre, qui est particulier à quelques contrées, de ceux qui souffrent de la phthisie et des poumons, et s'explique pour une grande partie la triste expérience en rapport de la mortalité extraordinaire des enfants dont nous venons de parler, et qui fait un si grand déshonneur à quelques contrées de notre pays!

—

Non sans raison, avons-nous dit, qu'une quantité suffisante d'air pur est la première et la plus essentielle condition pour une bonne habitation. Et parce que la science a calculé exactement, combien d'air un homme adulte respire dans un certain temps donné, et combien de gaz oxigène il consume dans le même espace de temps, de cet air atmosphérique dont la composition nous est connue; et tandis qu'aussi, comme nous venons de remarquer, l'étendue de notre habitation décide en même temps à peu près le contenu d'air; cette science a le droit d'exiger que l'étendue cubique d'une habitation soit en rapport convenable avec le nombre de ses habitants (1).

Une maison pourtant qui n'a au moins, pour chaque chambre, douze à quatorze mètres cubiques d'étendue, et qui, avec une hauteur de deux mètres et soixante centimètres, n'a pas un espace de trente-cinq mètres et quarante centimètres cubiques, et dont l'air ne peut être renouvelé et purifié de temps en temps; une telle habitation ne peut garantir la vie et la santé des habitants.

Et combien de logis, en particulier de la classe moins aisée de la société, répondent à de telles conditions, non seulement dans les grandes villes de l'Europe, qui ont une nombreuse population, mais aussi dans les communes de la campagne?

Une enquête officielle de l'état des logis à Londres, par exemple, apprit qu'entre 1,851 familles d'ouvriers on en trouvent 929 dont chacune ne pouvait disposer que d'un châlet, tandis qu'une enquête semblable à Bruxelles faisait ressortir que dans cette ville des milliers de familles vivent dans une chambre, et qu'une quantité n'a pas plus de deux pièces. — Le résultat d'une pareille enquête, dans notre patrie et dans nos communes, ne serait pas plus favorable. — Nous attestons aussi que beaucoup de familles que nous connaissons n'ont qu'une chambre, et que quelques-unes aussi

(1) Ces dimensions sont empruntées aux résultats du congrès hygiénique tenu à Bruxelles le 21 septembre 1852. — Voy. Vernois, *Traité pratique d'hygiène industrielle et administrative*. Paris. Baillère, 1860, pag. XXXI.

n'ont qu'un châlet, où couchent la nuit trois ou quatre personnes, à peu près adultes, tandis que nous connaissons une maison pour la classe ouvrière, divisée en cinq pièces, qui doit servir de logis à environ trente-six personnes! — Sans doute, dans notre patrie aussi, la population est trop compacte et le chiffre des habitants, en différentes communes, n'est pas en proportion du nombre des logis, tandis que de même chacun de ces logis, en ce qui regarde son étendue, ne répond très souvent que médiocrement aux demandes de la science et de l'expérience, que nous venons de nommer.

Pourtant, nous ne pensons pas que cette relation, si désavantageuse à la santé et à la vie, de l'étendue d'un logis au nombre des habitants, ne se trouve que dans les classes moins aisées de notre société; elle existe souvent aussi chez les plus aisées et même chez les plus riches citoyens. — Très souvent surtout c'est le cas avec leurs soi-disant cabinets et leurs petites chambres à coucher. Et cependant pour les chambres à coucher, une quantité suffisante d'air est de la plus grande importance. — « Ce n'est que pour dormir, » dit-on souvent, et la mère de famille la nomme gentille et mignonne cette chambre, petite pièce qu'elle destine pour elle-même, pour ses enfants ou pour des hôtes accidentels.

Mais pensent-ils bien que l'espace de cette petite pièce, que l'air contenu dans cette petite chambre à coucher, ne suffit pas au besoin pressant de la respiration et du renouvellement de sang par cet air, pendant un sommeil de 6-8 heures! — Et si de plus le rafraîchissement et le renouvellement du sang sont empêchés par une bonne charpente, par une porte bien fermée; ou bien si les dormeurs sont, par des rideaux épais et peu pénétrable, limités à l'espace de leurs châlets; alors cette gentille petite chambre pourrait devenir la cause de maladie et de mort!

Il faut qu'on puisse disposer dans une chambre à coucher au moins d'une espace de 14-15 mètres cubiques. Désirez-vous un sommeil rafraîchissant, la vie de vos enfants vous est-elle chère, ne voulez-vous pas nuire à vos hôtes auxquels vous don-

nez l'hospitalité, ayez soin d'avoir, s'il est possible, une chambre à coucher vaste et aérée, de préférence élevée au dessus du sol, dans laquelle par une ouverture de la cheminée, par un soupirail, ou par une porte largement ouverte, l'air puisse se rafraichir et se renouveler. — Ne permettez pas non plus des crèches dans l'intérieur des châlets, dans lesquels vous dormez, pour vos enfants; ceci est aussi bien nuisible à vous qu'à vos enfants, et très justement un médecin estimé a appelé ces crèches, les cerceuils des enfants.

Bâtissez-vous une maison, pour vous ou pour l'ouvrier, pourvoyez les portes d'un simple panneau avec une fenêtre, qui peut être ouverte ou fermée à volonté, et par laquelle l'air pùr puisse pénétrer dans la maison. — Ou n'avez-vous pas à ménager les frais, procurez-vous, dans votre maison, un système d'aération, qui réponde aux exigences de la science encore méconnue ou trop peu appréciée sur ce point (1).

C'est l'air corrompu qui est la cause du mal de tête, dans des églises encombrées, dont, par manque d'une bonne aération, l'air est infecté, surtout pendant les offices du soir, et pendant les saisons rigoureuses, quand on a soigneusement fermé les portes. — La même chose cause du malaise et des défaillances dans les classes tenues dans des pièces trop petites; dans les salles de concert trop pleines, et aux théâtres, surtout si la consommation d'air est encore agrandie par des nombreux becs de gaz. — Mais non seulement notre respiratîon, notre consommation d'air et notre transpiration, souillent et infectent l'air dans nos logis et dans des pièces trop remplies, où nous sommes longtemps; la poussière, la fumée et d'autres matières, le changent de manière que la respiration en devient nuisible, et surtout dangereuse pour les poumons si sensibles, qui sont les organes moteurs essentiels de la vie! Et en vérité, c'est la preuve d'une faculté merveilleuse de sa nature que l'homme puisse s'accoutumer, peu à peu, à des influences nui-

(1) Voy. *Lucht ververschinq in Gebouwen en woonhuizen*, de A. N. Godefroi, dans *Bouwkundige Bijdragen II*, t. III, pag. 213.

sibles, et que par cette faculté d'acclimatation et de compensation de notre organisation, il puisse, quoiqu'un air impur l'empoisonne journellement dans sa maison et dehors, vivre encore relativement longtemps et en santé! Mais n'oublions pas que cette faculté de s'habituer à des influences nuisibles à la vie, a aussi ses limites; que ces organes de notre respiration, ces poumons si sensibles seront blessés irréparablement, que le sang se décomposera et se corrompra, et que l'homme deviendra lentement un cadavre, comme ce Français étouffé par la vapeur de charbon!

Terriblement grand est par cela le nombre des patients aux organes de la respiration, à la phthisie et aux maladies du cœur, dans notre pays aussi bien qu'ailleurs.

Ainsi ce conseil n'est inutile ni vain : Purifiez et renouvelez aussi souvent que possible l'air de vos chambres, même quand il faut ouvrir pour cela les portes et les fenêtres, quand il fait froid et humide dehors! Pensez aux passagers du « Londonderry » mais n'y pensez pas seulement pour vous et pour les vôtres! Pensez aussi à ces misérables logis de tant de personnes moins aisées dans votre commune, et pensez surtout aux habitations des ouvriers, et rappelez-vous en même temps « cet air impur est sans relâche, l'ange suffocateur d'eux et de leurs enfants! »

Ces habitations, avec leur air humide et leur atmosphère souvent infectée, deviendront le foyer du choléra et du typhus, d'où les flammes des épidémies atteindront les maisons des riches! —Ces habitations sont, pour un grand nombre, la source dont l'usage empoisonne journellement, et qui par cela fait jaillir sans repos, les maladies, la pauvreté, et un besoin auquel il faut pourvoir toujours de nouveau! Ce manque d'air, cette aération insuffisante, est toujours la cause d'une mort prématurée, c'est l'empoisonneuse secrète qui rend souvent le riche malade, le fait languir et mourir d'un mort prématurée!

Mais c'est assez pour vous faire estimer au juste prix cet espace rempli d'air de nos demeures.

Une seconde condition indispensable pour une habitation salubre est celle-ci : que ce ne soit pas un logis humide mais sec. — L'influence nuisible d'une habitation humide est inexprimablement grande pour la santé et la vie. En entrant seulement dans un tel appartement nous éprouvons déjà un frisson très désagréable. Un air sec pourtant est un plus mauvais calorifère qu'un air humide, par cela une atmosphère humide absorbe immédiatement une partie de la chaleur naturelle de notre corps. — Cette habitation humide dérobe ainsi au pauvre la chaleur du corps et devient par là une cause importante d'un penchant instinctif pour la liqueur forte. — Il leur faut pourtant de la chaleur, un certain degré de chaleur du corps est aussi indispensable à leur organisation, si les cours de la vie, qui sont pour eux assujettis aux mêmes lois que pour nous, ne se ralentissent ou ne s'engourdissent. Et pour cette raison il a souvent besoin de ce court stimulant des liqueurs spiritueuses, qui le raniment pour l'instant, et qui par leurs conséquences étourdissantes, obscurcissent la connaissance de sa misère !

Mais vous concevrez que nous ne cherchons pas dans cela une excuse pour l'ivrogne, nous voulons seulement faire remarquer une importante cause matérielle de l'abus des liqueurs fortes, un abus occasionné et entretenu souvent par le logis humide !

L'humidité d'un logis est encore un obstacle pour l'exhalaison de la vapeur et de l'acide carbonique du sang, et diminue ainsi la possibilité de l'admission de la quantité suffisante de l'oxygène dans les poumons. — Elle empêche en même temps cette fonction importante de la transpiration, et par une telle oppression de la sueur, beaucoup d'éléments nuisibles restent accumulés dans le sang, qui devaient en être éloignés journellement. Ainsi la nature est forcée de subvenir à l'équilibre interrompu, par une activité augmentée des reins, organes pour l'excrétion d'urine, et des membranes pituitaires. La néphrite, la diarrhée, les rhumes, les rhumatismes, des fièvres opiniâtres sont pour cela autant de chaînons dans la chaîne de misère

humaine, surtout des pauvres habitants des logis humides. Cette humidité énerve et amollit les tissus du corps, elle paralyse l'élasticité naturelle des muscles, et nous rend par cela ternes, paresseux, dégoûtés et incapables d'un travail assidu. — L'humidité de nos demeures est encore la cause importante d'un germe toujours nouveau d'une moisissure, qui croît sur les murailles ou s'attache à nos habits et à notre peau; qui fleurit, meurt et développe plus tard, par sa pourriture, des diverses sortes de gaz qui infectent l'air et le rendent nuisible à la santé et à la vie!

Voyez combien est grande l'influence d'une maison humide! et voulez-vous connaître et calculer toute l'étendue du tort causé par celle-ci, vous la trouverez exprimée dans la souffrance et la mort des habitants des logis souterrains qu'on trouve encore, et qui sont habités dans quelques villes de notre pays; des logis souterrains, bons peut-être pour des rats et des taupes, mais insuffisants pour satisfaire aux besoins de la vie de l'homme!

Non sans but, la science et l'expérience exigent impérieusement : qu'une maison soit bâtie beaucoup au dessus de la surface du sol; qu'elle soit construite en pierre, et si elle est construite en bois, qu'elle soit pourvue de doubles cloisons en bois, avec une espace vide entre les deux cloisons. Le sol d'une maison, surtout dans les contrées marécageuses, doit être couvert d'un plancher, et doit être appliqué tout au moins 25 centimètres, mais mieux encore 40 centimètres au dessus de la surface du sol. Que cette maison soit construite solidement et fortement affermie sur les fondements comme un arbre dans la terre; mais qu'elle ne croisse pas, pour ainsi dire, comme un arbre de la terre et attire ainsi l'humidité du sol dans ses murailles. Que pour des bâtiments en briques, soit appliquée, sur toute la largeur des murailles, une couche de ciment pour empêcher l'humidité d'y remonter. Encore l'expérience nous apprend qu'on peut rendre les demeures humides moins nuisibles en les chauffant. Pour des contrées marécageuses, c'est aussi très utile, surtout au printemps, en au-

tomne et dans un temps humide, d'entretenir chaque jour un feu dans les différentes chambres, pour absorber l'humidité de l'air. — Ensuite, elle nous prouve, par des faits affligeants, le danger auquel s'expose l'homme qui habite trop tôt une maison en briques nouvellement construite.

Toutes les particules d'eau que contient encore la maçonnerie, entretiennent toujours dans l'intérieur une grande humidité de l'air. Très à propos, la législation générale en Prusse et en Autriche ordonne, pour cette raison, qu'une nouvelle maison bâtie en briques ne doit pas être habitée la même année de sa construction, et alors seulement quand l'occupation d'une telle demeure a été déclarée, par des hommes experts, être sans danger pour la santé de ses habitants. Pour la même raison, les mesures particulières, à prendre par le législateur général ou local, pour rendre habitables ou peu nuisibles les logis de la population d'une contrée qui a été inondée, sont indispensables.

Mais dépêchons-nous d'envisager une autre condition non moins importante et indispensable d'une bonne habitation ! — Et laquelle mériterait plus notre attention que celle-ci : qu'une quantité suffisante de lumière doit pouvoir y pénétrer. — Le physicien Edwards croyait s'être convaincu de l'influence indispensable de la lumière pour le développement et la vie, par l'essai suivant. Il prenait deux boîtes pourvues de petites ouvertures, dont l'une permettait le libre accès de la lumière dans son intérieur, tandis que pour l'autre on avait rendu cet accès impossible. Dans chacune de ces boîtes il mettait douze grenouilles pas encore développées, des larves.

Il faisait plonger ces deux boîtes dans l'eau de la rivière. Après un certain temps il les retirait; dans la boîte où n'avait pas seulement pu rentrer l'eau et l'air mais aussi la lumière, les larves s'étaient développées entièrement en grenouilles; tandis que dans l'autre elles ne s'étaient pas développées. Sans nommer cet essai un argument décisif, le résultat n'en est pas tout à fait sans valeur, en ce qui concerne l'influence de la lumière sur la vie et le développement. Et, en vérité, la

lumière est sans doute indispensable pour un bon et sain développement aussi de la vie humaine; c'est la puissance mystérieuse qui a sur tout ce qui respire et vit, une influence importante mais encore peu connue.

La plante languit ou meurt dans l'obscurité, le sol qui reçoit rarement les rayons du soleil est pauvre en végétation. Dans les zones tropiques, où le sol est chauffé et fructifié par une lumière abondante, l'œil de l'habitant des zones tempérées et froides est ébloui par l'aspect d'une magnificence et d'une fertilité inexprimables de formes et de couleurs. L'homme aussi languit, ou se développe et florit, par la privation ou la jouissance journalière d'une douce lumière, et il désire instinctivement ce charme de la vie. Le nouveau-né tourne la tête vers le jour, et veut avec un mouvement joyeux saisir l'éclat de la lumière. La privation de lumière rend l'aveugle triste et sombre, l'anxiété et le désespoir s'emparent souvent de son âme, dans la triste nuit où il doit se mouvoir en tâtonnant. Comme le phthisique soupire pour l'air, l'aveugle désire la lumière!

Déchiffrez sur les visages pâles des habitants des sombres vallées, dans ce teint livide et cette difformité, dans cet œil sans vie des habitants des souterrains, ou des rues et des ruelles, souvent si tristes, des grandes villes, combien la lumière est indispensable à la vie et à la santé! Mais non seulement pour notre vie purement matérielle, pour faire croître et florir notre corps; pour notre vie intellectuelle aussi la privation de la lumière est paralysante et mortelle. La lumière a la force de tenir éveillé et de réveiller, et pour ce but on cherche l'obscurité pour dormir et on fait entrer la lumière pour réveiller celui qui dort. Voyez-en l'affirmation dans la stupidité des habitants des sombres vallées de la Suisse et de la Savoie, qui, par la privation de la lumière, depuis leur première jeunesse, n'ont jamais pu parvenir à un réveil parfait, au plein jour de l'intelligence humaine! Et, pour cette raison, la lumière dans nos logis est une condition entièrement indispensable pour la vie, si nous ne voulons pas seulement y rêver et dormir, mais si nous vou-

lons aussi y veiller et penser. La lumière, surtout dans les logis des ouvriers, éclaire la tête et le cœur, éloigne la mélancolie, comme l'aurore chasse les ténèbres de la nuit et étouffe une multitude de péchés qui cherchent l'obscurité!

Mais assez pour faire ressortir toute la valeur de cette condition indispensable pour une bonne habitation, qu'elle soit destinée au riche ou à l'ouvrier. Toute la valeur des préceptes de la science, relativement à la manière de procurer de la lumière à quelle habitation humaine que ce soit, nous l'apprécierons maintenant dans toute sa valeur. Elle nous apprend qu'aucun logis ne peut servir d'habitation humaine, dont les fenêtres, pourvues de vitres, n'occupent au moins un 1/6 de la capacité des appartements qu'on veut éclairer; qu'en outre, c'est à désirer que chaque fenêtre ait la grandeur de 2,50 mètres et que toutes ces fenêtres puissent s'ouvrir.

Plus loin elle nous apprend que la lumière doit entrer dans une habitation par le côté du sud-ouest ou de l'est; que de hauts arbres devant la maison ne doivent pas empêcher la lumière d'y pénétrer, et que les fenêtres doivent en général être placées en harmonie avec la destination des appartements. Ainsi, par exemple, la fenêtre d'une chambre à déjeuner devrait être placée au côté occidental; pour une chambre de ménage au côté méridional; pour une chambre à dîner au côté occidental. Enfin elle juge utile que les seuils des fenêtres ne soient pas placés plus de 80 à 90 centimètres au dessus du sol, et qu'on évite autant que possible de placer les fenêtres près du plafond.

Ainsi nous avons cherché à vous décrire, aussi clairement que possible, les trois conditions les plus importantes d'un bon logis. Comme des qualités très désirables d'une habitation, nous citerons encore sa netteté et sa propreté. Cette simple

netteté des logis, en dehors et dedans, dispose agréablement l'âme de l'habitant, et le lie à sa maison par l'amour et l'intérêt. La netteté est incompatible avec le désordre et la malpropreté, et conduit ainsi à un plus grand soin pour l'ordre et la propreté. Combien de fois notre sentiment du beau n'est insulté en entrant dans une chambre, au milieu de laquelle on voit un pot de chambre, rempli d'excréments, qui répandent une mauvaise odeur et infectent l'air; si un regard sur le plancher, sur les murailles et sur les fenêtres, nous découvre les indices incontestables de négligence et de malpropreté, de désordre et d'indigence.

L'encouragement de cette netteté, de cet ordre et de cette propreté, surtout dans les logis de l'ouvrier, pourrait seul, probablement être le remède pour prévenir cette coutume de se placer aux ponts et sur les chemins, et de battre le pavé, comme on le remarque si souvent parmi les ouvriers; ce qui est souvent la source de mauvais discours, de la culture de principes et de projets pervers. Mais la décadence de leurs maisons, le désordre et la malpropreté dans l'intérieur, l'atmosphère infecte qu'on y respire, la sombre obscurité de leurs maisons, éloignent l'habitant de son foyer, car il trouve dehors l'air et la lumière et la jouissance de la création de Dieu! Mais parmi les riches de la société aussi, ce manque de netteté, de propreté et d'ordre, deviendra quelquefois aussi la source de petits déplaisirs dans la vie de famille, et contribuera presque toujours à rendre le « chez soi » plus ou moins heureux.

Il nous reste encore à noter une cause, non seulement de maladie mais aussi d'immoralité, et à faire remarquer comme condition d'un bon logis, qu'il est à désirer que chacun de leurs habitants puissent être logés, selon leur âge et leur sexe, dans des châlits différents. Sur ce point aussi, les logis de la classe ouvrière demandent, au plus haut degré, l'attention soigneuse de chaque véritable philanthrope! Qui niera la grande valeur de cette question, qui, par l'âge, la science ou l'expérience, a pu jeter un regard juste dans l'homme; non seule-

ment dans ses grandes dispositions et sa supériorité spirituelle, mais aussi dans ses qualités animales.

Nous n'avons pas besoin de signaler la condition nommée dans toute sa grandeur, mais nous nous croyons en droit de demander : que peut attendre la société de familles, qui, parce que leur logis est si petit, sont obligées de dormir dans un châlit, où souvent quatre à cinq personnes, de différents âges et sexes, sont entassées pêle-mêle pendant la nuit? Et de pareilles familles existent probablement en grande quantité dans les villages et dans les villes, et nous-mêmes nous pouvons attester de quelques-unes!

Une autre condition très désirable pour chaque logis, est celle-ci : qu'il soit habité par une seule famille, afin que les bénédictions liées à la vie de famille, ne deviennent impossibles, par le séjour de différentes familles dans une seule maison. A cet égard aussi, il existe un besoin pressant auquel il doit être pourvu, dans les habitations de la classe ouvrière! Ensuite nous voulons rappeler, par un seul mot, la nécessité pressante pour chaque habitation, qui doit pouvoir assurer la santé et la vie, de bonnes citernes, dont la grandeur doit être relative au nombre des habitants; d'une bonne construction des toits et des gouttières, qui garantissent la pureté de l'eau potable; et non moins d'une bonne fondation des latrines, — qui peuvent être une cause importante de l'infection et de maladies, — ainsi que d'autres ressources destinées à l'écoulement des immondices. Nous pourrions aussi encore parler de la haute importance attachée par l'hygiène à ce que chaque maison soit située entièrement libre, et ne soit pas bâtie contre une autre, à moins qu'on ne laisse une espace vide entre ces deux maisons, et que les impuretés de l'une ne souillent pas nécessairement l'autre!

De même, il est à désirer dans les habitations des ouvriers, principalement pour leur bonheur, que chaque logis puisse disposer d'un petit coin de terre, pour cultiver et planter dans les heures de repos, non seulement pour améliorer les revenus, mais aussi comme source de bonheur et de contentement.

Mais, où finirais-je, si je voulais citer ou décrire, chacune en particulier, toutes les conditions désirables d'une bonne habitation, surtout celles pour les logis des ouvriers, dans toute l'étendue de leur influence.

La question des habitations pourtant, celles des habitations de la classe ouvrière en particulier, on peut la nommer une question de vie de la société, et elle est en outre si riche et si importante en même temps, que nous pouvons seulement en esquisser et discuter l'essentiel. Et pour cette raison, je veux juger présentement la question donnée : « à quelles questions et à quelles conditions doit satisfaire une habitation humaine pour garantir la vie et le bonheur de ses habitants » suffisamment éclaircie.

—

A la fin nous vient encore la question : que pourrait, que devrait être un logis? Peut-être la réponse sur celle-ci est-elle prête, parce que après tout ce que nous venons de dire. l'idée d'une bonne habitation est, comme nous espérons, claire à votre esprit. Si nous réunissons en peu de mots tout ce que nous venons de dire, alors la réponse est celle-ci : cette demeure doit être pour l'habitant, l'aimable hôte qui le lie et l'attire par son extérieur agréable. Un ange de bonheur qui l'entoure, lui et sa famille, chaque jour, de l'éclat d'une douce lumière; qui, le jour et pendant la nuit quand il se repose doucement et plein de confiance dans les bras du sommeil, entretient et fortifie sa vie par une atmosphère pure; qui donne de la fraîcheur quand il fait trop chaud dehors; qui étend ses ailes sur lui en le réchauffant et le protégeant, quand au dehors le froid perçant menace d'engourdir la source de la vie, et quand les animaux mêmes cherchent un abri sûr contre l'ouragan et la pluie, la grêle et la neige.

Par conséquent cette habitation doit pouvoir donner à ses habitants les bénédictions d'un heureux « chez soi. » Un « chez

soi » où il ne cherche pas seulement un asile contre les ouragans et les désagréments de l'air, mais encore contre les orages de la vie et les mauvais traitements des hommes?

Ceci devait et pouvait être une demeure pour son habitant, ceci devait être chaque maison pour chaque famille; et heureux, sans doute, celui dont on peut dire à cet égard, qu'il a une bonne maison qui répond aux besoins de la vie. Mais heureux surtout l'ouvrier laborieux, qui, comme récompense de son ouvrage journalier, a tant de droits sur un bon logis, sur un toit sûr pour lui et sa famille, s'il jouit de cet avantage; si son heureux « chez soi » consiste en une habitation qui, quoique simple, est bonne et propre, et garantit sa santé et sa vie, et celles de sa famille, et dont les bénédictions ne soient pas achetées trop cher, souvent par l'argent gagné par un travail pénible! une habitation qui l'entretienne et le fortifie par un air pur, qui l'égaie, lui et sa famille, par une lumière bienfaisante, et qu'ils aient de leur fenêtre un coup d'œil agréable; qui, par sa netteté, sa propreté et son ordre, dispose agréablement son humeur chaque jour de sa vie. Alors il n'aura pas besoin de fuir son propre foyer et de chercher ailleurs la lumière, l'air et la gaîté, et de les trouver aux ponts et dans les rues.

Dans sa gentille maisonnette pourtant, avec le petit coin de terre bien soigné à côté, il est assis avec sa famille, heureux et content ; il y repose avec les siens dans des châlits spacieux, quoique ce ne soit pas sur des lits de duvet; dans sa maison règne la paix et le bonheur, et par l'amour et l'intérêt les plus vifs, il se sent, de plus en plus, attaché à sa maison.

Mais, hélas! combien pour la classe ouvrière surtout, l'accomplissement de ce besoin si important de la vie, est-il incomplet et peu général; et combien le contraste, que nous montre la société, est-il grand à cet égard.

La philanthropie chrétienne, dans sa tendance louable, fait bâtir de bons et d'excellents bâtiments pour les orphelins et les vieillards, pour les malades selon le corps ou selon l'esprit, mais, dans le voisinage immédiat de ces bâtiments, on voit les

habitations désagréables, caduques, avec l'extérieur sombre et l'intérieur étroit et souvent malpropre de l'ouvrier laborieux.

N'êtes-vous pas aussi comme nous frappés du contraste de tant d'institutions publiques avec ces habitations situées dans le même lieu, dans le plus proche voisinage; ces habitations de la classe ouvrière, avec leurs fenêtres peu nombreuses, et par conséquent obscures et tristes dans l'intérieur; avec leurs murailles caduques, qui ne protégent qu'insuffisamment contre la pluie et le vent, contre la grêle et la neige, contre la chaleur et le froid; avec ces chambres beaucoup trop petites, et ces châlits si étroits où le vent pénètre de tous côtés ! Quelle triste vie mèneront dans ces logis les ouvriers *et leurs enfants*, empoisonnés jour et nuit par la respiration d'une atmosphère fétide; avec une humeur assombrie par la tristesse de leurs demeures, paresseux et affaiblis par l'humidité de leur maison !

Il me semble qu'une voix, sortant de ces habitations en décadence, nous crie : « Ce que votre main trouve à faire, faites-le ! »

Que cette voix sonne aussi à vos oreilles et ne soit ouïe en vain. Toujours plus hautement et plus distinctement se font entendre les cris d'alarme des progrès du paupérisme, les voix des maladies épidémiques, du choléra et du typhus; et toujours plus clairement ils nous enseignent la vérité, que la santé, le bien-être et la vie de chaque homme en particulier dépendent de ceux de toute la société. Qu'un égoïsme bien compris, qu'un penchant à la préservation personnelle, nous encouragent à une tendance de notre temps, sanctifiée par l'amour chrétien, de veiller aussi sur les habitations des ouvriers et des classes inférieures, pour protéger et garantir le bien-être public. Dans chaque pays civilisé de l'Europe, en France, en Belgique, en Angleterre, en Suisse et dans les Pays-Bas, le soin de la législation générale ou locale, ou celui des associations particulières, s'est occupé vivement de cette question, la question de vie, des habitations de la classe ouvrière (1).

(1) Sa Majesté notre roi révéré donnait déjà plus tôt un témoignage de son

Pour ces lieux maintenant, où cette question importante n'éveille pas encore l'intérêt nécessaire, nous espérons à cet égard une imitation louable, un meilleur avenir!

Sans doute il attend ceux qui vivront après nous.

grand intérêt à cette question importante. Voyez le résultat de cela dans *Verslag aan den koning over de Vereischten en Inrigtiug van Arbeiders woningen,* par une commission de l'institut royal pour des ingénieurs. A La Haye, frères J. et A. Langenhuizen, 1855.

De même l'Empereur des Français. Voy. *des Habitations des classes ouvrières*, traduit et publié par ordre du président de la république. Paris, Gide et J. Baudry, éditeurs, 1850.

FIN



